

jour où ses protecteurs de la cour pontificale lui ayant fait des loisirs, il a pu se retirer dans son ermitage de Vaucluse; le charme lui en a été révélé par cette belle Provence, par ces bords enchanteurs du Rhône où les papes d'Avignon avaient établi leur résidence.

Il y apprenait en même temps à connaître l'immensité du monde. Il nous dit lui-même qu'il entra en relations avec plusieurs érudits « dans cette ville d'Avignon, où affluait chaque jour une foule de gens de tout pays ». Il profitait de toutes ces occasions pour satisfaire la curiosité toujours en éveil de son esprit. A chacun de ceux qu'il voyait ainsi, il ne manquait jamais de demander des renseignements sur son lieu d'origine. Il chargea Sigeros de faire des recherches érudites dans les bibliothèques de Constantinople; une autre fois, il profita de la présence à Avignon de dignitaires de l'ordre teutonique pour s'instruire sur la géographie de la Lithuanie¹. Il est fort probable qu'il ne resta pas indifférent aux relations que les missionnaires envoyaient à la curie sur les pays jadis mystérieux de l'Arménie, de la Perse, de la Tartarie et de la Chine.

Lorsque, en 1353, Pétrarque quitta la cour d'Avignon, pour s'établir définitivement en Italie, son talent était déjà mûr et son esprit avait la physionomie qu'il devait garder jusqu'à la fin. L'influence qu'il exerça dès lors sur les origines de la Renaissance fut considérable et il n'est pas sans intérêt de voir quelles étaient, au point de vue religieux, les tendances de son humanisme.

Pétrarque a-t-il été « le premier homme moderne ? » Il est difficile de l'affirmer quand on se rappelle que ce

1. DE NOLHAC, p. 128.

qualificatif a été tour à tour appliqué à Philippe le Bel, à Frédéric II, à Dante et à plusieurs autres politiques ou lettrés qui semblent avoir devancé, au XIII^e et au XIV^e siècle, les aspirations de leur temps. Mais il est certain que, sur plusieurs points, il fut vraiment moderne.

Il le fut par son aversion pour les superstitions et les engouements irréflechis du Moyen Age; l'astrologie, l'alchimie trouvèrent en lui un adversaire résolu; et bien qu'elles fussent enseignées comme des sciences dans plusieurs chaires universitaires, et qu'elles eussent des adeptes jusque dans les plus hautes classes de la société, il n'hésita pas à dénoncer leurs tromperies et à railler la crédulité de leurs dupes. Le même sens critique lui fit écrire ses livres d'invectives contre les médecins de son temps; le charlatanisme qu'il dénonça chez eux, il le trouva aussi chez les juristes dont il démasqua les prétentions, en montrant que « la science du droit jadis nourrie par l'éloquence était tombée d'abord dans l'étude aride du droit civil et, décadence plus grave, dans l'ignorance et le bavardage », que « la législation des siècles passés, œuvre d'une réflexion profonde et d'un génie lucide, était incomprise ou trahie », enfin que « la justice devenait une vile marchandise ». La théologie et la philosophie, telles que l'enseignaient les scolastiques de son temps, n'excitèrent pas moins sa verve railleuse; pour lui, les docteurs en syllogisme n'étaient que des bavards « gonflés de néant... travaillant sans cesse dans le vide et s'exerçant sur des futilités ». Le respect superstitieux dont l'École environnait Aristote, l'irritait et il démontra qu'Aristote s'était souvent trompé et que, d'ailleurs, ces doctrines étaient tellement défigurées par ses traducteurs et ses commentateurs que lui-même ne s'y reconnaît

trait pas ; à l'Aristote de la scolastique il eut l'audace d'opposer Platon. Dans ces attaques répétées on sent l'ivresse de la liberté d'examen¹.

Il est cependant une autorité devant laquelle cet esprit libre s'inclina toujours avec respect et qu'il préféra même à celle de ses maîtres, les grands génies de l'antiquité ; ce fut l'Église avec sa hiérarchie, ses dogmes et sa morale : classique épris des littératures profanes, Pétrarque fut encore plus un chrétien. Lorsque, en 1337, il vint pour la première fois à Rome, ce fut avec l'enthousiasme de l'humaniste ; mais ce fut encore plus avec la piété du croyant. Les souvenirs de l'antiquité ne lui firent pas oublier les apôtres et les martyrs et ce fut en pèlerin qu'il visita leurs sanctuaires et pria sur leurs tombeaux. Ces mêmes sentiments chrétiens l'y ramenèrent en 1350. Ce troisième voyage avait pour but non pas d'étudier les vestiges de l'antiquité, ni de recevoir la couronne des poètes, mais de gagner par la visite des basiliques de la Ville Éternelle les indulgences du jubilé.

Son respect pour l'idéal chrétien se retrouve dans les annotations marginales de ses manuscrits. Il y relève avec bonheur les passages des auteurs anciens qui concordent avec les enseignements de l'Évangile ; et s'il trouve chez eux des opinions qui s'en écartent, il ne manque pas de le leur reprocher, souvent en des termes fort sévères. Lorsque, contredisant la doctrine chrétienne de la grâce², Cicéron déclare que, si tous les biens viennent des dieux, la vertu du moins appartient en propre à l'homme qui peut s'en glorifier à bon droit, *Cave, male dicis*, lui répond, d'après

1. Sur ces différentes questions cf. KOERTING et VOIGT, que nous n'avons fait que résumer.

2. DE NOLHAC, 199.

la théologie, l'annotation de Pétrarque. C'est encore le christianisme qui inspire la plupart de ses lettres, celles surtout qui furent écrites à des moments décisifs de sa vie, par exemple après la mort de son fils.

Comme le cicéronien chrétien du IV^e siècle, saint Jérôme, Pétrarque crut un jour avoir à choisir entre l'antiquité et le christianisme. La première fois qu'il lut les œuvres de saint Augustin, en particulier les Confessions, — c'était vers 1342, — il se demanda s'il ne devait pas abandonner comme une occupation frivole son étude des classiques pour se consacrer tout entier à des méditations et à des lectures chrétiennes. Mais bientôt, il sut concilier ses devoirs religieux avec sa passion pour les lettres et il communiqua à son ami Nelli la décision que ses réflexions venaient de lui dicter. « Je vais te parler du penchant nouveau et déjà fort qui entraîne ma plume et mon esprit vers les saintes Écritures... mais en préférant certains auteurs, je ne rejette pas les autres. Pour mon langage, si le sujet le demande, je garderai comme modèles Cicéron et Virgile ; pour la conduite de ma vie, bien que chez eux j'aie beaucoup à prendre, je leur préférerai le conseil de ces guides dont l'enseignement conduit au salut sans danger d'erreur¹. » Exprimer des pensées chrétiennes dans le style de l'antiquité, telle était la résolution que prenait Pétrarque et qu'il allait s'efforcer d'exécuter.

Dès lors, il emprunta aux bibliothèques monastiques de Milan des traités de spiritualité ; il fit parmi ses livres une place d'honneur aux saintes Écritures, à ses commentateurs et aux Pères de l'Église. Saint Augustin devint l'inspirateur de sa conscience, les

1. *Ep. fam.*, XXII, 40, cité par M. de Nolhac, p. 33.

Confessions son guide préféré. « C'est un livre plein de larmes, disait-il, où il me semble que je lis ma propre histoire. » Il le prit pour modèle lorsqu'il écrivit son *Secretum* ou *De contemptu mundi*. Ce sévère examen de conscience fut suivi d'autres ouvrages d'ascétisme ou de philosophie chrétienne : ses deux livres *De vita solitaria* où il célèbre sa solitude de Vacluse si favorable à la contemplation de la nature et de Dieu; le *De otio religiosorum* où il félicite les chartreux de Montrieux de leurs austérités et fait l'éloge de la vie monastique; le *De sapientia* où il s'applique à démontrer que seule la foi donne la vraie sagesse. Plus tard, lorsque dans sa dernière œuvre en langue vulgaire, les *Trionfi*, il montrait la Chasteté victorieuse de l'Amour humain et la Divinité triomphant de la Renommée, il obéissait encore à une inspiration profondément chrétienne.

Dans son étude sur Pétrarque, M. Mézières¹ a fait remarquer avec raison que, loin d'être purement littéraire, la religion de ce père de l'humanisme finit par pénétrer toute son existence. « Les pratiques d'une piété scrupuleuse lui sont habituelles et tiennent une place régulière dans sa vie. Chaque nuit, il se relève pour prier Dieu; pendant les courtes nuits d'été, s'il ne se réveille pas, il est debout au point du jour et commence la journée par la prière; tous les vendredis, il se soumet à un jeûne rigoureux et ne se nourrit généralement que de pain trempé d'eau. Il professe une dévotion particulière pour la Vierge et forme le projet de lui bâtir une chapelle à Arquà. Il ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur la valeur de ses actes religieux tant que la pureté de sa vie n'en atteste pas l'efficacité;

1. Pétrarque d'après de nouveaux documents. Paris, Didier, 1867, in-8°.

son inquiétude habituelle vient précisément de ce qu'il ne vit pas aussi chrétiennement qu'il le voudrait : il est faible, il est assailli de tentations auxquelles sa croyance lui ordonne de résister, auxquelles il succombe par faiblesse, tout en sachant bien qu'il a tort d'y céder¹. »

Et cependant quelles qu'aient été la sincérité et la profondeur de sa foi, Pétrarque a puisé dans le commerce de l'antiquité des sentiments et des idées qui auraient effrayé la cour pontificale, si elle en avait mesuré les conséquences.

C'était tout d'abord l'amour déréglé de la gloire. Dans leurs études, devenues classiques, sur la Renaissance, Voigt et Burkhardt ont montré que les hommes de la Renaissance ont eu la passion, ou plutôt la monomanie de la gloire : s'imposer à l'attention et à l'admiration de leurs contemporains, même par des actes immoraux ou cruels, était pour eux un besoin maladif; et lorsque la louange qu'ils recevaient ne leur paraissait pas suffisante, ils n'hésitaient pas à faire eux-mêmes leur propre panégyrique. A ce point de vue encore Pétrarque a bien été leur précurseur. La fréquentation continue des auteurs anciens et surtout de Cicéron alimenta une vanité qui lui était déjà naturelle. Il déclarait lui-même dans une de ses lettres que, dès sa jeunesse, l'amour de la gloire lui enlevait le sommeil et qu'il fut le puissant stimulant de toute sa vie. Lorsqu'il eut acquis la renommée, sa grande préoccupation fut de la conserver et de l'accroître. Ce fut par une diplomatie des plus savantes qu'il obtint d'être couronné poète au Capitole. Dans plusieurs de ses œuvres poétiques il ne manqua pas de célébrer en

1. Pétrarque d'après de nouveaux documents.

termes lyriques la gloire qu'il avait conquise dans le monde des lettres, insérant dans son poème latin de l'*Africa* une prophétie sur le jeune toscan du nom de François, qui devait, après Ennius, chanter les nobles actions de Scipion, remettre en honneur parmi les hommes le culte des Muses et ceindre dans la ville de Rome le laurier des poètes. Aussi avec quelle jalousie voyait-il les hommages de ses contemporains aller à des rivaux au lieu de se concentrer sur lui. S'il n'eut jamais qu'un goût fort mesuré pour Dante, s'il s'éleva à plusieurs reprises contre les enthousiastes de la Divine Comédie, n'était-ce pas parce que la gloire de Dante portait ombrage à la sienne? On comprend dès lors quel était son dépit lorsque ses œuvres étaient traitées avec légèreté et qu'on lui contestait son talent. Il l'exhalait dans des lettres indignées et des invectives telles que le *De ignorantia*, dont la virulence annonçait déjà celles des humanistes du siècle suivant. Or, poussé à ces excès, l'amour de la gloire est en opposition avec les principes mêmes du christianisme : dans ses examens de conscience, Pétrarque le reconnaissait et il s'en accusait comme d'un péché, sans pouvoir toutefois s'en corriger. Mais après lui les hommes de la Renaissance proclameront la légitimité et la nécessité de cette passion, et à l'humilité chrétienne qu'ils mépriseront comme une faiblesse, ils opposeront l'amour vraiment païen de la renommée. S'il n'avait été retenu par ses scrupules chrétiens, Pétrarque aurait déjà réalisé sur ce point, dès le XIV^e siècle, le type de Pogge ou de Machiavel.

Par suite de son long commerce avec Tite-Live et les grands esprits de l'antiquité romaine, Pétrarque avait l'illusion d'être leur concitoyen et en quelque sorte leur descendant. Il ressentait pour l'Italie le

même enthousiasme que le poète des Géorgiques et c'était avec une réelle indignation qu'il voyait les fils des anciens Ligures, les Génois, s'allier contre d'autres Italiens avec les barbares d'Espagne, les Aragonais. Plus encore que l'Italie, Rome était sa patrie d'élection et dans son *popolino* quelque peu dégénéré, il revoyait Cincinnatus, Fabricius, Decius, Curius Dentatus et tous ces grands Romains dont Tite-Live lui avait raconté l'histoire. Malgré ses nombreuses vicissitudes, la vraie Rome était toujours pour lui celle des glorieux temps de la République où le roc immuable du Capitole était le centre du monde. C'était celle-là qu'il fallait ressusciter avec ses mœurs, ses institutions et ses destinées pour en faire de nouveau la reine de l'univers.

Qui ne voit dès lors les conséquences politiques que Pétrarque devait tirer et tira en effet de ce patriotisme d'antiquaire? Les grandes familles féodales, comme celles des Orsini, des Colonna, des Savelli qui se disputaient l'influence à Rome, étaient étrangères et barbares par leurs origines; leur domination n'était qu'une injuste tyrannie. La puissance temporelle des papes elle-même n'était qu'une usurpation; car où était le pape lorsque le peuple-roi commandait aux nations? Partant, il fallait chasser les seigneurs, enfermer les souverains pontifes dans leur juridiction purement spirituelle, rétablir enfin à Rome le régime républicain qui, en rendant à cette cité son anciennes splendeur, devait lui faire reprendre le cours, depuis trop longtemps interrompu, de ses brillantes destinées. Aussi, lorsque Pétrarque apprit que, sous l'impulsion de Rienzi, la république romaine avait été restaurée et que l'étendard du Sénat et du peuple flottait sur le Capitole, il crut voir se réaliser son idéal. Ce fut avec en-

thousiasme qu'il salua le triomphe de Rienzi, voyant réunie en lui « la gloire des deux Brutus ¹ »; et à sa louange il consacra l'un de ses plus beaux poèmes. Il sacrifia à ses sentiments républicains l'affection et la reconnaissance qui l'avait jusqu'alors attaché aux Colonna, regrettant que ces grands seigneurs ne fussent pas tous tombés entre les mains du tribun; et lorsqu'il eut reçu de Rienzi une lettre pleine d'éloges à l'adresse « du poète couronné », et que sa vanité flattée lui eût fait reconnaître dans ce père de la liberté romaine un lettré, presque un confrère, sa joie ne connut plus de bornes et il lui écrivit : « J'ai vu plus d'une personne qui ne savait ce qu'elle devait admirer davantage de vos paroles ou de vos actes; car vous agissez comme Brutus et écrivez comme Cicéron. Continuez donc à écrire comme si l'univers entier devait vous lire. » L'échec lamentable de Rienzi n'enleva pas à Pétrarque l'admiration qu'il lui avait vouée; à la cour d'Avignon, il continua à le défendre contre ses ennemis et, dans une de ses lettres, protesta en termes amers contre son jugement². « On lui fait un crime d'une seule chose et s'il était condamné pour cela, non seulement il ne me paraîtrait pas infâme, mais décoré plutôt d'une gloire éternelle. Il a osé vouloir que la république fut sauvée et libre, qu'on décidât à Rome de l'empire romain et des dignités romaines. O crime digne de la croix et des vautours! un citoyen romain s'est plaint de voir sa patrie, qui de droit est maîtresse de toutes, asservie aux hommes les plus vils; voilà le résumé de l'accusation; voilà pourquoi on demande son supplice! »

1. RODOCANACHI, *Cola di Rienzo*, p. 132.

2. *Ep. fam.*, XIII, 6.

Quand Rienzi eut échoué dans sa tentative de gouvernement populaire, Pétrarque se tourna vers l'Empereur. Charles IV était un Allemand, un de ces barbares que Pétrarque avait jadis dénoncés à l'aversion des Romains; mais en même temps il était l'héritier d'Auguste et de Constantin et, à ce titre, Italien d'adoption¹. « Vous n'êtes plus pour moi le roi de Bohême, lui écrivait le poète, mais le roi du monde, l'empereur de Rome, le vrai César. » En cette qualité, Charles IV devait intervenir en Italie pour la pacifier, s'établir à Rome et y dresser, en face de la monarchie spirituelle des papes, la monarchie temporelle des Césars. Le rêve que les traditions gibelines du Moyen Age avaient inspiré à Dante, Pétrarque le concevait à son tour d'après les traditions classiques de l'antiquité.

Malgré les exhortations du poète qui se rendit à Prague pour exciter son zèle, Charles IV réalisa cet idéal encore moins que Rienzi, et jusqu'à sa mort Pétrarque vit l'Italie déchirée par les guerres civiles et Rome désolée. Il en conçut un dépit qui se tourna en aversion contre la France qui gardait, à Avignon, les souverains spirituels de sa chère cité, contre les papes eux-mêmes qui la dédaignaient et ne s'occupaient d'elle que pour la maintenir sous le joug. De là ces critiques contre la cour d'Avignon, ses mœurs et ses abus, dont l'aigreur étonne quand on se rappelle tous les bienfaits que Pétrarque en avait reçus.

Ces idées politiques de Pétrarque, nous les retrouvons chez la plupart de ses continuateurs, les humanistes de la Renaissance. Ils élèveront les mêmes protestations contre la tyrannie que les prêtres font peser sur Rome, la reine des nations; ils feront appel

1. *Ep. fam.*, XIX, 1.

à leur tour au peuple et à l'empereur pour rétablir soit la république romaine, soit l'empire universel, soit l'unité italienne; les uns applaudiront aux tentatives de Stefano Porcari et au soulèvement de Rome contre Eugène IV, les autres adresseront leurs flatteries au César germanique ou aux princes italiens qui manifesteront l'intention de s'emparer de Rome; et en attendant le jour désiré où la papauté sera déchuée de son autorité temporelle, ils la dénonceront comme l'ennemie de Rome et de l'Italie. Le pape deviendra dans leur esprit le *δημόβορος βασιλεύς*, le roi mangeur de peuples, que Valla et Machiavel désignèrent à la haine de leur temps. Les sentiments chrétiens de Pétrarque l'empêchèrent d'en venir à ces excès; mais déjà en lui se rencontraient les tendances variées et souvent opposées, tour à tour chrétiennes et païennes, favorables ou hostiles à l'Église, qui allaient se disputer les esprits de la Renaissance.

Le successeur de Clément VI, Innocent VI, contrastait par son austérité avec l'esprit mondain de son prédécesseur; si nous en croyons certains historiens, ce fut ce changement de règne qui détermina Pétrarque à quitter Avignon pour s'établir définitivement en Italie. Cependant, Innocent VI appela auprès de lui l'un des amis de Pétrarque, l'un des poètes les plus renommés de ce temps, Zanobi da Strada. Né à Strada, non loin de Florence, en 1312, Zanobi avait acquis par ses poésies latines et italiennes une grande réputation. En 1352, sur les conseils de Pétrarque, il s'était fixé à Naples et là, grâce à la protection du Florentin Acciaiuoli, il était devenu secrétaire royal. En 1355, pendant l'expédition pacifique que fit Charles IV en Italie, il avait reçu de l'empereur, à Pise, la couronne des poètes et, avec sa vanité toujours en éveil, Pétrarque commen-

çait à se demander si l'ami qu'il avait jusqu'alors pris sous sa protection, n'allait pas devenir un rival. Zanobi était donc au premier rang des écrivains de son temps lorsque Innocent VI le fixa à Avignon avec le titre de secrétaire apostolique. Il y resta jusqu'à sa mort, en 1361, rédigeant en beau latin les lettres pontificales, traduisant en prose toscane les *Moralia* de saint Grégoire et en vers italiens le *Songe de Scipion* ¹.

Urbain V continua les traditions de ses prédécesseurs, en appelant parmi ses secrétaires plusieurs humanistes en vue. En 1368, il avait déjà donné ces fonctions au célèbre Coluccio Salutati, l'un des amis et des continuateurs de Pétrarque, l'un de ceux qui ont le plus fait pour répandre, à Florence et en Italie, le goût des lettres antiques et de l'hellénisme. Il accompagna le pape à Rome et ne voulut sans doute pas retourner avec lui à Avignon; car lorsque Urbain V y fut de retour, Salutati s'était déjà fixé pour toujours à Florence. Son ami, Francesco Bruni, fut, lui aussi, secrétaire d'Urbain V et garda cette place sous Grégoire XI ². A la curie, il prépara les voies à son neveu Léonard, dit l'Arétin, qui fut, à son tour, secrétaire apostolique pendant de longues années, et l'un des maîtres de l'humanisme au commencement du XV^e siècle. Dès lors, la tradition était établie à la cour pontificale de réserver à des écrivains de renom ces hautes fonctions, de sorte que le collège des secrétaires apostoliques devint bientôt l'un des foyers les plus actifs de la Renaissance littéraire en Italie.

Urbain V aimait la société des gens de lettres et il le leur prouvait en les attirant à sa cour et en leur four-

1. TIRABOSCHI, V, 525.

2. *Ibid.*, 563.

nissant tout ce qui pouvait faciliter leurs études. C'était peut-être aux débutants qu'allait sa prédilection : il aida de ses subsides leurs premiers pas dans cette carrière. Les étudiants des universités reçurent de lui de précieux encouragements. Son biographe nous rapporte qu'il avait fondé mille bourses dans plusieurs grands centres d'études et ses registres de comptes mentionnent de nombreux envois de livres faits, aux frais de la cour d'Avignon, aux pauvres écoliers de l'Université de Bologne¹.

1. BALUZE, *Vitæ paparum Avenionensium*, I, 395 : « Viros litteratos valde dilexit multosque ex ipsis promovit et exaltavit; et ut daret ceteris addiscendi materiam et opportunitatem, quamdiu vixit in papatu, suis expensis tenuit mille studentes in diversis studiis; ex quibus cum aliqui jam proveci erant aut alias deficiebant, illorum loco alios continuo subrogavit. Libros necessarios tam eis quam aliis pluribus quos scivit studio esse intentos ipsisque indigere, etiam ministravit. »

CHAPITRE IV

LES ARTS A ROME AU XIV^e SIÈCLE

Le transfert du Saint-Siège à Avignon ralentit le mouvement intellectuel qui s'était manifesté à Rome à la cour de Boniface VIII. C'était sur les palais et les églises d'Avignon et du Comtat que se concentrait la magnificence des papes et des cardinaux. Abandonnée le plus souvent à elle-même, déchirée par les factions et l'anarchie, pauvre depuis que les richesses de la chrétienté avaient été dérivées vers les bords du Rhône, Rome ne pouvait plus soutenir l'éclat de son passé. Tandis que dans les opulentes cités commerçantes de Florence, de Sienne, de Bologne et d'Orvieto, se formaient des centres importants de vie littéraire et artistique, Rome voyait ses monuments en ruines et son université déserte. Dans plusieurs de ses lettres adressées soit à ses amis soit aux papes eux-mêmes, Pétrarque a déploré en termes attristés l'abandon où était tombée l'antique capitale du monde païen et de la chrétienté; et sa tristesse était partagée par tous ceux qui, comme lui, avaient le culte du passé.

Il ne faudrait pas cependant prendre à la lettre ces plaintes éloquentes et s'imaginer que, pendant leur